Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 49 (1941)
Heft: 3

Artikel: Notes sur la musique à Yverdon au XIXme siècle
Autor: Burdet, Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-38565

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notes sur la musique à Yverdon au XIXme siècle

FIN DE L'ANCIEN RÉGIME

Dans la seconde moitié du XVIIIme siècle, Yverdon a connu une vie intellectuelle brillante à l'instar de Lausanne, Morges et Vevey. C'était l'époque où F.-B. de Félice, l'auteur de la fameuse Encyclopédie, vint s'y fixer. Des pensionnats florissants y attiraient les jeunes patriciens des cantons voisins. Des hommes de lettres, des artistes et des savants s'y rencontraient. Les bains étaient le rendez-vous de l'élite de la Suisse romande. La politesse, le goût, le bel esprit régnaient sur les bords de la Thièle.

Quant à la musique, nous en savons peu de chose. Elle était cultivée par les classes aisées. On prétend que les de Roguin firent exécuter le «Devin du village» en l'honneur du fugitif Jean-Jacques Rousseau qu'ils venaient d'accueillir sous leur toit hospitalier. Les aristocrates se donnaient parfois le plaisir d'entendre l'opéra dans une des salles du Château prêtée par Monseigneur le baillif. Les enfants des familles nobles étudiaient le chant, le clavecin ou le violon.

La musique d'église, en revanche, subit un heureux développement grâce à la présence d'un étranger de valeur, Gaspard Ghiotti, originaire de Turin, qui fut organiste à Yverdon de 1774 à 1814, date de sa mort. Selon un contemporain, le musicographe Bourrit, chantre de St-Pierre à Genève, Ghiotti était

«un homme de génie dont les préludes attiraient à Yverdon les gens de goût et les amateurs». Ce témoignage est d'ailleurs confirmé par le fait qu'en 1789, la belle Madame de Charrière de Colombier songea sérieusement à s'attacher l'organiste d'Yverdon en qualité de collaborateur musical. Il faut dire aussi que Ghiotti était connu par ses compositions *alla* Mozart. Il a laissé entre autres quelques sonates pour piano qui, à défaut de profondeur d'inspiration, ont le mérite de sonner agréablement.

Signalons en passant qu'un fils de Ghiotti, prénommé Jacques, fut organiste lui aussi, à Payerne d'abord, à la Chaux-de-Fonds, puis à Aubonne où il publia quelques morceaux pour chant et piano.

L'INSTITUT PESTALOZZI

Alors que les documents font presque complètement défaut sous l'Ancien régime, le XIXme siècle nous apporte de nombreux renseignements sur l'éveil de la musique à Yverdon. C'est tout d'abord le merveilleux essor de l'institut Pestalozzi. Ce sera ensuite l'extraordinaire tentative de J.-B. Kaupert. Enfin surgiront les sociétés de musique qui, malgré leurs vicissitudes, nous conduiront au seuil de l'an 1900.

La musique eut sa large part dans l'institut de Pestalozzi (1805 - 1825). Elle était partie intégrante de la vie au Château d'Yverdon. Mais elle n'eut pas, dans la petite ville, le rayonnement auquel on aurait pu s'attendre. Liée étroitement à la tragédie pestalozzienne, la musique devait, comme elle, rester en deçà de la rampe. Ce n'est que plus tard, après la mort du maître, que l'on s'avisa tout à coup de son œuvre admirable et que son influence gagna de proche en proche les sociétés humaines.

Si Pestalozzi lui-même n'enseigna jamais la musique, il goûtait beaucoup cet art dont il confia l'étude aux mieux doués de ses collaborateurs. Johann-Georg Tobler, frère de l'auteur

du célèbre hymne appenzellois «Alles Leben strömt aus Dir», fut maître de chant à Yverdon de 1805 à 1808. Le «Sängervater» bien connu Hans-Georg Nägeli vint à Yverdon en 1809 et y publia l'année suivante, ou tout au moins y rédigea sa «Méthode de l'enseignement du chant», en collaboration avec le musicien Pfeiffer. Xavier Schnyder von Wartensee enseigna la musique au Château de 1816 à 1817. D'autres maîtres de chant moins connus se succédèrent à l'institut Pestalozzi : Buss, dans les premières années, Blochmann, Dreist, Voght, Knusert, Thiriot, et Cavraw vers 1811, puis plus tard Demangeot.

On chantait beaucoup au Château d'Yverdon. Les jeunes filles avaient leurs leçons de musique tous les deux jours, de 7 heures à 8 heures du matin. Le samedi, avant midi, une répétition générale servait à préparer la célébration du dimanche. De leur côté, les jeunes gens apprenaient à chanter le soir, de de 6 heures à 7 heures, trois fois par semaine. Quelques élèves, suivant leurs goûts ou les intentions de leurs parents, apprenaient à jouer du clavecin, de la flûte, ou d'autres instruments.

Quelquefois, le dimanche après-midi, on prenait un grand bateau pour faire une promenade sur le lac. Pendant la traversée, les élèves instrumentistes formaient un petit orchestre, ou bien les enfants chantaient en chœur d'abord un hymne religieux, puis des airs de chasse ou de voyage, des chansons de marins, des chants de départ ou d'adieu. On aimait aussi à faire des courses dans le Jura. Laissons raconter Roger de Guimps qui fut placé chez Pestalozzi en 1808 : «Parvenus dans les hauts pâturages, nous ne sentions plus de fatigue et nous prenions nos ébats, herborisant et collectant des minéraux. Souvent on se réunissait sur quelque beau point de vue pour chanter ces mélodies simples et sauvages des montagnards des Alpes que nos maîtres transportaient ainsi sur le Jura. Après plus de soixante ans, je me rappelle encore tous ces chants comme le premier jour, et ils me paraissent délicieux.»

Le répertoire était d'origine germanique. Pfeiffer et Nägeli avaient publié pour l'institut de charmants recueils, malheureusement introuvables, composés de mélodies faciles que les enfants

chantaient avec un extrême plaisir. Les écoliers se formaient ainsi l'oreille, la voix et le goût avant de connaître les notes.

Quand venait la théorie, on commençait par l'étude du rythme, séparé de l'intonation. Celui-ci était présenté sous toutes ses formes : il s'exprimait par la démarche, par le mouvement des mains (Pestalozzi a donc pressenti la Rythmique de Jaques-Dalcroze), par la voix à l'unisson ou en accords, par le calcul.

Au rythme succédait l'étude de la gamme qu'on commençait non par la tonique, mais par la dominante *sol* à laquelle on ajoutait successivement en montant les notes *la*, *si* et *do*. Partant de cette dernière, on passait ensuite au tétracorde supérieur *do ré mi fa* qu'on reprenait, pour finir, à l'octave inférieure.

La gamme étant assimilée, les élèves recevaient quelques notions sur les modes, puis sur les divers signes utilisés dans la notation.

Mais il faut ajouter que la théorie n'était pas cultivée pour elle-même ; chaque leçon de solfège se terminait par quelques chœurs exécutés en guise de récréation. La ferveur avec laquelle les élèves chantaient ne laissait pas de frapper tous les visiteurs, même le Père Girard qui pourtant n'était pas suspect de partialité en faveur de Pestalozzi : « Les morceaux de chant que l'institut fait exécuter satisfont en même temps l'esprit, le cœur et l'oreille. On se croit toucher à cette époque primitive où la musique résidait autour des autels, et aimait à exprimer les plus sublimes sentiments de l'humanité. »

LE CHANT NATIONAL

Peu de temps après la débâcle de l'institut Pestalozzi, la Société vaudoise d'utilité publique, s'inspirant de l'enthousiasme provoqué en Suisse allemande par H.-G. Nägeli, le fondateur du chant choral pour le peuple, eut l'idée d'inscrire à son programme l'amélioration de la musique vocale populaire. Cela se passait en 1829. A cette époque, on admettait généralement que le peuple vaudois n'avait aucune disposition pour la musique.

Si l'on songe d'autre part à l'esprit d'inertie et d'indifférence qui régnait dans les masses, à l'ignorance et aux préjugés de ceux qui voyaient dans cette entreprise une œuvre de propagande révolutionnaire ou « une invention de la mômerie » on ne peut qu'admirer sans réserve la petite élite qui osa affronter résolument les difficultés à vaincre. Une commission centrale fut nommée à Lausanne qui avait pour mission de coordonner les efforts des comités locaux institués dans la plupart des villes vaudoises.

Un des membres de la Société d'utilité publique, Jean-Bernard Kaupert, allait devenir l'âme et l'apôtre du mouvement. Etabli à Tolochenaz où il dirigeait un important domaine agricole, esprit ouvert et d'une indépendance rare, fervent patriote, il se mit au travail immédiatement dans la ville voisine de Morges. Il avait tout pour réussir : à la solide éducation musicale reçue de son père, un Saxon, il joignait un don naturel de l'enseignement, un enthousiasme communicatif et un sens pratique avisé qui levèrent tous les obstacles.

Il commença par donner des cours aux instituteurs de Morges et environs. Il fonda un chœur mixte auquel il adjoignit un chœur d'enfants. L'entreprise réussit au delà de tous les espoirs. Morges était en passe de devenir le centre musical du canton. Le chant national — c'est ainsi qu'on appelait ce mouvement — se répandit dans le pays avec une rapidité incroyable. Kaupert se rendit successivement à Rolle, Nyon et Aubonne où des sociétés se créèrent. En 1833, cédant aux sollicitations de Genève, il y provoqua un enthousiasme indescriptible. En automne de la même année, il est à Ste-Croix puis à Bercher. Partout il rencontre le même succès. Des foules appartenant à tous les milieux, des gens de tout âge se pressent à ses cours. Le printemps suivant, Lausanne, Echallens et Vevey l'accueillent avec les égards dûs à un grand personnage. Enfin c'est le tour d'Yverdon qui le reçoit dans ses murs du 18 au 29 août 1834.

La municipalité nomme un comité d'organisation composé de MM. de Guimps, Pilicier ministre, Bourgeois avocat, et A.-F. Grandjean fils. Le cours s'adresse aux femmes, aux

JEAN-BERNARD KAUPERT
(1786-1863)
bourgeois de Morges.

Fondateur du «Chant national» dans le canton de Vaud.

(Reproduction d'un portrait à l'huile appartenant à sa petite-fille, Mlle Emilie Kaupert.)

Photo E. Bron, Lausanne.

hommes et aux enfants. Il est gratuit. Pour le suivre, il n'est aucunement nécessaire de posséder la moindre connaissance en musique ! De toutes parts, les demandes d'inscription affluent, non seulement d'Yverdon, mais de plusieurs villages voisins. Vu le grand nombre de participants, on décide que les leçons se donneront dans le temple.

Enfin le jour d'ouverture est arrivé. A 8 heures du matin, les enfants se présentent à l'église, en bon ordre. Ils sont subjugués par l'enseignement du maître. Jamais on ne leur a appris à se servir de leur voix aussi harmonieusement et avec autant de douceur. Rentrés à la maison, ils racontent sans manquer un détail tout ce qui les a frappés : l'entrain du professeur, la grande chevelure bouclée qui encadre son haut et large front, sa manière de tracer les notes sur la planche noire placée à côté de lui, la bienveillance paternelle avec laquelle il s'est adressé à eux : « Vous entendez chanter les oiseaux, mes chers amis... vous ne savez pas peut-être qu'ils chantent les louanges de Dieu et qu'ils se réjouissent de vivre ? Eh bien, vous aussi vous chanterez comme eux, et vous vous réjouirez de la belle nature avec eux. ! »

Les parents, séduits par les récits extraordinaires de leurs enfants, brûlent d'impatience. A 3 heures et demie, c'est le tour des dames. Kaupert n'éprouve aucune peine à susciter leur émulation : « Le chant est l'expression du sentiment, leur dit-il. Il doit être consacré à célébrer le Créateur, à rapprocher les hommes par les liens de la concorde, à raconter les beautés et les charmes de la patrie, à faire naître dans tous les cœurs des sentiments nobles et généreux. La musique vocale n'est pas un art difficile, à la portée seulement des riches et des habiles, mais une sorte d'autel autour duquel tous les âges et toutes les classes doivent se rassembler pour exprimer d'un même accord les mêmes impressions morales. » ... La glace est rompue ; les dames manifestent le même zèle que partout où le magicien avait opéré, le même oubli des petites distinctions sociales : on eût rougi de se montrer capable de la moindre prétention de savoir ou d'élégance.

Enfin, à 8 heures du soir, les hommes répondent eux aussi à l'appel. Oubliant pour un moment leurs querelles politiques — et Dieu sait si elles sont âpres à cette époque ! — ils se sont décidés à tenter l'expérience. Il y en a de tout âge, de toute condition, de toute opinion religieuse. Ils appartiennent à des partis politiques dont l'antagonisme paraît irréductible. Cependant, ô miracle de la musique, ils ont su en ce lundi 18 août 1834 passer l'éponge sur leurs différends et s'unir pour la première fois dans le commun amour du chant national.

Le lendemain, aux mêmes heures, les mêmes chanteurs ont repris le chemin de l'église, avec plus d'assurance cette fois-ci. Ils pressentent obscurément qu'ils vont devenir demain les pionniers d'une œuvre magnifique... Les jours succèdent aux jours. Pas un moment l'intérêt ne fléchit. L'enthousiasme subsiste, intact, jusqu'à la fin... Les chanteurs ont étudié maintenant une douzaine de chœurs. Le moment du concert est proche. La ville entière attend l'événement. Il y a les détracteurs, c'est vrai, ceux qui ricaneront toujours des meilleures intentions et qui se réjouiront en secret d'un échec possible. Il y a aussi les indifférents que la grâce ne parviendra jamais à toucher. Mais il y a surtout la masse des amis qui accourront de toutes parts pour applaudir le maître et ses disciples.

Le concert est fixé au vendredi 29, sur la Place, entre 4 et 6 heures du soir. La municipalité, bienveillante, interdit «toute circulation de chars, chevaux et voitures à partir du Pont de la Plaine, et dans les trois rues». Une foule immense entoure l'enceinte réservée aux chanteurs. Et le concert se déroule en plein air, entre l'église et le château, dépassant en beauté les prévisions les plus optimistes : un choral de Luther ; des chants d'adoration, de reconnaissance, de concorde ; l'hymne de Nägeli «Il est, amis, une terre sacrée» ; des chansons de marche ; et, pour finir, un hymne au pays dont le refrain «Qu'il vive» devait passer intégralement dans une tradition chère aux bons Vaudois.

Après le concert, la Société se réunit dans la grande salle de l'Hôtel de ville où elle offre un repas à Kaupert. La joie est

générale. Des toasts sont portés à la patrie, à la musique, à la Société de chant national d'Yverdon, la benjamine du canton de Vaud. Cette fois-ci, le maître de chant peut se retirer. Son œuvre est terminée.

Tel est le premier acte.

Mettant à profit l'impulsion donnée, le comité provisoire, présidé par Roger de Guimps, lança immédiatement un appel aux personnes des deux sexes disposées à devenir membres fondateurs de la Société de chant national d'Yverdon. L'assemblée constitutive eut lieu le 14 septembre, et le premier concert, le 4 avril 1835. Il fut dirigé par Kaupert qu'on avait prié de revenir pour la circonstance. Quelques jours plus tard, afin de stimuler le zèle des chanteurs, le comité organisa un pèlerinage à Morat. Montés à bord de «l'Industriel,» l'un des premiers vapeurs qui aient navigué sur le lac de Neuchâtel, les membres du Chant national se rendirent sur le célèbre champ de bataille qu'ils firent retentir de leurs plus beaux chœurs patriotiques.

Hélas ! à l'enthousiasme du début succéda bientôt une certaine lassitude. De nombreuses mutations intervinrent parmi les membres. L'activité fut suspendue à plusieurs reprises. Enfin la société cessa d'exister vers 1844, soit dix ans après sa fondation.

L'élan imprimé par le maître de Morges avait donc abouti, semble-t-il, à un échec. Détrompons-nous : la flamme vivait toujours, mais, pour des circonstances inconnues et passagères, elle dormait sous le boisseau. Un événement imprévu allait la raviver : la fondation de la Société cantonale des chanteurs vaudois, à Orbe, le 1er mai 1853.

Comment le principe du chœur mixte établi par Kaupert subit-il cette évolution en faveur du chœur d'hommes ? — Nous n'avons pu le découvrir. Peut-être, là encore, faut-il rechercher l'influence prépondérante de la Suisse allemande, influence qui se manifesta tout au long du XIXme siècle, dans le domaine musical en particulier. Quoi qu'il en soit, nous assistons dans le courant de 1853 à la fondation de la «Société de chant», la

première chorale yverdonnoise d'hommes, laquelle prit le titre de «Récréation» en 1859. C'était le temps heureux où la concurrence n'existait pas. Deux seules sociétés de musique se partageaient les amateurs : l'orchestre et la «Récré». Toutes deux vivaient en bonne intelligence et organisaient de nombreux concerts en commun. En 1878, l'«Harmonie» société de langue allemande se constituait à son tour. Enfin «La Lyre» voyait le jour en 1894.

Au terme de ces notes sur la musique à Yverdon au XIXme siècle, il y aurait lieu de mentionner aussi une «Société de musique» fondée en 1829, et dont la section vocale a subsisté jusqu'à nos jours. Toutefois, comme d'autres groupements de ce genre existaient dans les principales villes vaudoises, l'auteur de ces lignes se réserve d'y revenir plus tard en traitant le sujet de façon plus générale.

Jacques BURDET

Lettre de Charles Monnard à Ad. Thiers

Charles Monnard, 1er député à la Diète de 1832 à 1833 à Ad. Thiers, ministre du commerce et des travaux publics en France (lettre personnelle).

C'est en 1822-23 que Ch. Monnard a dû faire la connaissance de Thiers, qui débutait alors comme historien. Monnard, déjà professeur à Lausanne, passait avec sa jeune famille toute une année à Paris pour y compléter ses connaissances en vue de l'enseignement académique. Plus tard, en 1852, il recevait à Bonn la visite de Thiers à qui il rendit le service de «cicerone».

L'occasion qui provoqua la lettre qui suit fut le séjour que faisait à Paris M. Philippe Pellis, fils de l'avocat Louis Pellis,